



Disponible en ligne sur

**ScienceDirect**  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

**EM|consulte**  
www.em-consulte.com



Débat

## La logique compréhensive à l'épreuve des faits (et réciproquement)

### *The comprehensive logic facing the facts (and reciprocally)*



M. Arminjon<sup>1</sup>

Haute école de santé Vaud (HESAV), haute école spécialisée de Suisse Occidentale (HES-SO), 1011 Lausanne, Suisse

#### INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Reçu le 18 septembre 2021

Accepté le 20 septembre 2021

Disponible sur Internet le 22 octobre 2021

Mots clés :

Psychanalyse  
Herméneutique  
Compréhension  
Explication  
Posture intentionnelle  
Science  
Épistémologie  
Freud  
Dennett  
Ricoeur

Keywords:

Psychoanalysis  
Hermeneutics  
Comprehension  
Explication  
Intentional stance  
Science  
Epistemology  
Freud  
Dennett  
Ricoeur

#### RÉSUMÉ

**Objectif.** – La psychanalyse risque-t-elle de s'exclure du champ psychothérapeutique en refusant de se soumettre à la logique de la preuve ? Nous proposons ici de répondre à cette question en centrant notre réflexion sur le statut épistémologique de l'interprétation psychanalytique.

**Méthode.** – Nous retraçons comment une partie du champ psychanalytique en est venue à opposer la logique compréhensive à la logique explicative afin de dépasser les tensions internes à l'épistémologie freudienne, et de revendiquer la spécificité épistémologique de la psychanalyse. Nous considérons ensuite un ensemble de travaux empiriques visant à tester expérimentalement les thèses psychanalytiques ou à évaluer l'efficacité des psychothérapies.

**Résultats.** – Nous montrons que l'approche herméneutique échoue à justifier l'autonomie de l'interprétation vis-à-vis des sciences explicatives, tandis que la psychanalyse expérimentale échoue à intégrer la dimension interprétative de la psychanalyse au sein de ses protocoles de recherche.

**Discussions.** – En nous appuyant sur la théorie de la posture intentionnelle de Daniel Dennett, ainsi que sur l'épistémologie pluraliste, nous proposons de clarifier sous quelles conditions l'interprétation psychanalytique peut être considérée comme scientifique. Nous montrons comment certains travaux expérimentaux intègrent la dimension interprétative de la psychanalyse.

**Conclusion.** – Nous concluons que la mise en place de protocoles expérimentaux intégrant la dimension interprétative peut contribuer à fournir des preuves extra-cliniques en faveur de la psychanalyse, et ouvrir de nouveaux horizons à la recherche en général.

© 2021 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

#### ABSTRACT

**Objective.** – Does psychoanalysis run the risk of excluding itself from the psychotherapeutic field by refusing to comply with the logic of proof? We answer this question by focusing on the epistemic status of psychoanalytic interpretation.

**Method.** – We sketch out how a portion of the psychoanalytical field contrasts the comprehensive and the explanatory logics to overcome the tensions inherent to Freudian epistemology, and to claim psychoanalysis' epistemic specificity. We then discuss several empirical studies aimed at experimentally testing psychoanalytic theses or evaluating the effectiveness of psychotherapies.

**Results.** – The hermeneutic approach fails at justifying interpretation autonomy from the explanatory sciences, while experimental psychoanalysis fails to integrate psychoanalysis' interpretative dimension within its research protocols.

**Discussions.** – Drawing on Daniel Dennett's intentional stance theory as well as on epistemological pluralism, we outline the conditions under which the comprehensive logic can be considered a science and be experimentally tested. We show how some experimental works integrate psychoanalysis' interpretative dimension.

**Conclusions.** – Incorporating psychoanalysis' interpretative dimension into experimental protocols might contribute to provide extra-clinical evidence supporting psychoanalysis as well as to open new research avenues.

© 2021 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Adresse e-mail : [mathieu.arminjon@hesav.ch](mailto:mathieu.arminjon@hesav.ch)

<sup>1</sup> <https://www.hesav.ch>.

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2021.09.004>

2542-3606/© 2021 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

## Introduction

Dans le courant des années 1980, à l'orée des *Freud Wars*, les fondements épistémologiques de la psychanalyse ont fait l'objet de vives critiques. On doit notamment à Grünbaum (1984, 1986) une critique minutieuse des prétentions freudiennes à inventer une méthode psychothérapeutique révolutionnaire réussissant là où les autres thérapies échouaient, faute du cadre théorique idoine. On retient généralement de Grünbaum sa remise en cause de la ligne de démarcation popperienne du savoir scientifique selon laquelle les thèses psychanalytiques tombent du côté des assertions métaphysiques irréfutables dès lors que l'on ne peut en tirer aucune hypothèse empiriquement testable (Popper, 2002/1962 ; Popper & Schilpp, 1974). Grünbaum soutient le contraire : il est tout à fait possible de formuler des hypothèses vérifiables à partir de la théorie psychanalytique. Mais la critique va plus loin. Elle survient dans un contexte intellectuel particulier, marqué par l'effort conjoint de psychanalystes et de philosophes tendant à dépasser les tensions épistémologiques internes au freudisme. Les années 1960–1970 ont effectivement vu émerger la thèse d'une spécificité, voire d'une irréductibilité méthodologique de la psychanalyse. La psychanalyse devrait être considérée comme un savoir compréhensif qui, à l'instar de l'histoire ou de l'anthropologie, n'a rien à voir avec la logique explicative qui caractérise les sciences naturelles en général, en particulier les sciences biomédicales.

Grünbaum ne se contente pas de déplorer l'absence de preuve empirique en psychanalyse. Il pointe encore le fait que l'épistémologie herméneutique ne parvient pas plus que celle de Freud à fournir une quelconque procédure, valable épistémologiquement parlant, permettant de valider ou de réfuter la justesse d'une interprétation psychanalytique. Pour l'épistémologue, le seul argument de ce type – qu'il nomme le « tally argument » – provient directement de Freud ; le fait qu'un patient reconnaisse que l'interprétation de ses conflits intrapsychiques « correspond » [*tally with*] réellement à sa réalité psychique, et le fait que cette prise de conscience s'accompagne d'une levée de ses symptômes, garantirait le statut scientifique de l'interprétation, plus généralement celle de la théorie psychanalytique (Grünbaum, 1984, p. 138).

Or la nature intra-clinique de cette preuve ne satisfait pas aux normes scientifiques modernes, *a fortiori* à celles qui régulent l'administration de la preuve d'efficacité thérapeutique dans les sciences biomédicales<sup>2</sup>. Elle ne fournit aucune preuve extra-clinique permettant d'écarter la possibilité que la guérison survienne par rémission spontanée, suggestion ou en raison de tout autre effet placebo associé à la prise en charge clinique. Sur le plan empirique, Grünbaum (1984, p. 161) note par ailleurs que les travaux sur l'évaluation différentielle de l'efficacité des psychothérapies ne confortent pas non plus la thèse selon laquelle les succès thérapeutiques de la cure psychanalytique reposent bien sur l'acquisition, par le patient, d'un nouveau savoir sur lui-même. Notons bien que Grünbaum ne conteste ni le principe de la testabilité de la psychanalyse – il pointe plus précisément le fait que Freud ne fournit aucun critère épistémologiquement recevable – ni même son efficacité – puisque les études disponibles témoignent de résultats cliniques bien réels. Ce que ces études ne valident cependant pas, c'est la supériorité de la méthode psychanalytique sur les autres approches. Si on laisse de côté la question de savoir si et comment la prise de conscience des conflits

<sup>2</sup> Il peut sembler anachronique d'évaluer les travaux de Freud selon les normes de scientificité des « sciences biomédicales ». Cette terminologie est certes récente mais, comme nous le soutenons plus bas, Freud développe la psychanalyse dans un contexte scientifique où, déjà, la scientificité d'un traitement dépend de la mise au jour des mécanismes physiologiques qui expliquent son efficacité.

inconscients peut guérir<sup>3</sup>, on peut dire que, pour Grünbaum, le statut épistémologique de l'interprétation psychanalytique constitue le problème épistémologique central de la psychanalyse.

C'est justement la prétention à la scientificité de la logique interprétative psychanalytique que nous souhaitons questionner ici en prenant en compte deux séries de contraintes :

- si la lecture herméneutique de la psychanalyse peut légitimement revendiquer le fait que la psychanalyse se distingue avant tout par sa logique interprétative, elle ne peut pour autant s'affranchir des normes en vigueur dans les sciences qui fondent la scientificité d'un traitement – preuves expérimentales des mécanismes psychiques qu'elle postule et/ou de son efficacité thérapeutique – sans renoncer du même coup à son statut de traitement psychothérapeutique ;
- si le régime de vérité<sup>4</sup> qui caractérise les sciences modernes impose à la psychanalyse de se conformer aux normes d'administration de la preuve, cet exercice ne peut être réalisé qu'à la condition que les spécificités de sa logique interprétative soient opérationnalisées au sein de protocoles expérimentaux idoines.

Nous proposons de revenir sur les apports et les limites des lectures herméneutiques qui érigent la psychanalyse en exemple paradigmatique d'un type de savoir compréhensif irréductible – sur le plan méthodologique (pour la version faible) et/ou ontologique (dans la version forte) – aux savoirs naturalistes. Nous montrons ensuite comment la recherche empirique en psychanalyse rate et/ou échoue à rendre compte de la dimension interprétative de la psychanalyse. Nous nous appuyons enfin sur l'épistémologie pluraliste (Dupré, 1993) ainsi que sur la théorie de la posture intentionnelle (PI), développée par le philosophe Daniel Dennett (Dennett, 1990/1987), afin de préciser sous quelles conditions l'interprétation psychanalytique peut être considérée comme un outil de production de savoir scientifique testable. Le dépassement de l'opposition entre les logiques compréhensives et explicatives nous semble, en définitive, le prérequis à une recherche expérimentale prenant au sérieux les spécificités méthodologiques de la psychanalyse.

## La psychanalyse et le régime de vérité des sciences biomédicales modernes

Selon Isabelle Stenger, la médecine moderne naît lorsque le charlatan, « celui qui revendique ses guérisons pour preuves » (Stengers, 1999/1995, p. 121), cède la place au médecin pour qui

<sup>3</sup> Cette question peut être laissée de côté dès lors que pour Grünbaum les données démontrent que l'efficacité ne repose pas sur l'interprétation des conflits inconscients des patients en tant que telle. Par ailleurs, sur le plan empirique, l'examen de cette thèse nécessiterait d'induire chez des patients des pathologies liées à un conflit inconscient, puis de vérifier si la prise de conscience desdits conflits s'accompagne d'une levée des symptômes. Outre des problèmes techniques, le protocole soulèverait assurément des problèmes éthiques.

<sup>4</sup> Foucault nomme « régime de vérité » l'ensemble des relations « qui lient les manifestations de vérité avec leurs procédures et les sujets qui en sont les opérateurs, les témoins ou éventuellement les objets » (Foucault, 2012, p. 98). Nous sommes bien conscients que ces normes ont une certaine historicité et c'est en ce sens qu'elles constituent un régime de vérité qui déterminent sous quelles conditions un traitement peut être considéré ou non comme scientifique. La mise au jour des mécanismes pathophysiologiques expliquant l'occurrence de maladies au moyen de l'expérimentation a constitué la principale norme de scientificité dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, auxquelles se sont ajoutées, dans la seconde, les méthodes d'évaluation par essais cliniques (voir à ce sujet Marks, 1999/1997). Les exemples de traitements développés dans le champ de l'endocrinologie (*cf. infra*), et ce depuis le tournant du XX<sup>e</sup> siècle, combinent cependant les deux types d'exigence. Dans tous les cas, il nous semble important de souligner que Freud, particulièrement au fait des sciences biomédicales de son époque, notamment des développements de l'endocrinologie, ne pouvait ignorer les problèmes épistémologiques que pose la question de la preuve en psychanalyse.

la guérison importe moins que l'administration d'un traitement dont l'efficacité peut être rationnellement justifiée. Or lorsque Freud invente la psychanalyse, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, il se positionne dans ce régime de vérité biomédical, propre à la médecine moderne, pour lequel des mécanismes physiologiques et/ou psychologiques, mis au jour au moyen de l'expérimentation, doivent pouvoir expliquer la guérison comme l'effet d'un traitement spécifique. Comme à cheval entre deux traditions épistémologiques, Freud revendique la scientificité de la thérapie psychanalytique tout en invoquant la guérison comme l'unique critère garantissant la scientificité de son traitement.

Dès *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud rappelle effectivement son attachement au naturalisme au risque de voir sa psychologie « flotter dans les airs », sans « fondement organique » (Freud, 1895/2002, p. 235). On ne saurait énumérer l'ensemble des références explicites à la biologie et à la physiologie, en particulier dans les grands moments de remaniement conceptuels. Lorsque Freud se demande s'il faut reconnaître l'existence d'une pulsion de mort, par exemple, c'est du côté de l'embryologie weismannienne qu'il se tourne afin de déterminer s'il est plausible que la mort soit inscrite au cœur du vivant (Freud, 1920/2002, p. 317). Lorsqu'il introduit les bases de la seconde topique, c'est du côté de la neurologie de son mentor, Theodor Meynert, qu'il se tourne pour préciser, certes de manière analogique, que le moi est dérivé de sensations corporelles à la manière de « l'homoncule cérébral » des anatomistes » (Freud, 2010/1923, p. 270). Lorsque, Freud imagine l'avenir de la psychanalyse, c'est encore pour affirmer que la biologie est un « royaume aux possibilités illimitées », susceptible de « renverser d'un souffle tout notre édifice artificiel d'hypothèses » (Freud, 2002/1920, p. 334) ou de le conforter, en basant des « idées provisoires en psychologie (...) sur des supports organiques » (Freud, 2005/1914, p. 222).

Le naturalisme de Freud n'en est pas moins contrarié puisque Freud, dès *l'Esquisse*, précise : « tout en étant convaincu de l'existence de ce fondement [organique], mais n'en sachant davantage ni en théorie, ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques » (Freud, 2002/1895, p. 235). Pour autant, Freud range bien la psychanalyse du côté des traitements – soit comme une « tentative d'éveiller chez le malade des états et des conditions psychiques propre à favoriser la guérison » – et de la médecine – « ce type de traitement médical est historiquement le plus ancien » (Freud, 1984/1890, p. 11, nos italiques). La psychanalyse est donc bien conçue comme une psychothérapie et la psychothérapie comme un traitement médical. Mais là encore, l'ambivalence de Freud est patente : les médecins pourront-ils veiller à ce que la psychanalyse reste une psychothérapie, soit une discipline dont l'objet ne peut être appréhendé qu'au moyen de concepts psychologiques et non de ceux de la biologie ? Ce souci pointe dans un commentaire sur la psychanalyse et la formation des médecins :

« Ce qui n'empêche pas qu'on ait le droit d'exiger qu'ils ne mettent pas leur formation préalable à la place de la formation complète, qu'ils surmontent l'unilatéralité favorisée par l'enseignement à l'École de médecine, et qu'ils résistent à la tentation de faire les yeux doux à l'endocrinologie et au système nerveux autonome, là où il s'agit de saisir des faits psychologiques au moyen de représentations adjuvantes psychologiques (Freud, 2015/1926, p. 86).

La psychanalyse mérite bien sa place dans le milieu médical, mais à condition que le somato-centrisme qui y règne ne conduise pas à rabattre systématiquement son objet et sa méthode sur la biologie.

On ne peut manquer de relever dans ce passage la référence à l'endocrinologie, comme si cette discipline présentait le plus grand

risque pour la « psychologie » freudienne. Rappelons que les noms de George Oliver, Edward Schäfer, John Abel et de Jokichi Takamine sont associés à la découverte, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, de l'adrénaline et à l'identification de son implication dans différentes pathologies thyroïdiennes. Ceux de Charles Best, Frederick Banting, John Macleod et James Collip sont associés, dès les années 1920, à l'identification de l'insuline et de son rôle dans le traitement du diabète. La découverte de ce que Starling nomme les « hormones » en 1905 (Starling, 1905) établit la norme épistémologique en matière de traitement médical : soit la compréhension des mécanismes à l'origine d'une maladie à partir de laquelle est élaboré un traitement dont l'efficacité est établie sur la base d'essais cliniques. Plus proche des préoccupations freudiennes, c'est encore le champ de l'endocrinologie qui voit naître la théorie de l'étiologie émotionnelle des maladies de Walter B. Cannon (Arminjon, 2020). Celle-ci conduit à associer un ensemble de pathologies somatiques à la dérégulation de la fonction adrénérique via l'activation de ce que Cannon nomme le « système sympathico-surrénal » (Cannon, 1936). Mieux encore que la bactériologie de Louis Pasteur ou de Robert Koch, ces « grandes figures » de l'endocrinologie représentent l'avant-garde du « progrès » biomédical de la première partie du vingtième siècle. Elles contribuent, du vivant même de Freud, à stabiliser et à constituer le « régime de vérité » des sciences biomédicales modernes en érigeant, à la suite de Claude Bernard, la figure du médecin-expérimentateur au sommet de la hiérarchie scientifique.

En comparaison, la méthodologie freudienne semble d'emblée défailante<sup>5</sup>. Il ne suffit pas de revendiquer le droit de la psychologie à appartenir aux sciences biomédicales pour que la psychologie soit considérée comme une science naturelle à part entière. Le cas de Cannon est d'autant plus intéressant qu'il en appelle à ce que les médecins reconnaissent le rôle de la vie émotionnelle au sein de l'étiologie des maladies somatiques et psychiatriques et recommande le recours à la psychanalyse afin d'éliminer des troubles émotionnels au moyen d'une explication des circonstances qui les ont vu naître (Cannon, 2020/1930). Or le positionnement de Cannon est légitimé par une méthodologie qui consiste à articuler des observations cliniques à des travaux de laboratoire qui démontrent, par la voie de l'expérimentation, l'implication du système sympathico-surrénal dans l'étiologie de certaines pathologies. Ainsi, l'ambivalence de Freud vis-à-vis de l'articulation des données cliniques et de la neurophysiologie de son époque le place d'emblée en porte-à-faux avec le régime de vérité biomédical. Il ne suffit pas non plus de mobiliser des concepts issus de la physique et de la biologie – d'Ernst Mach, de Hermann von Helmholtz ou de Wilhelm Ostwald, pour ne citer qu'eux – pour produire un modèle scientifiquement admissible de la vie pulsionnelle (comme une dynamique de quanta d'affects imposant une force de travail au psychisme, etc.). L'invention conceptuelle, aussi géniale qu'elle soit, ne tend pas chez Freud à former une « unité phénoménoteknique » (Canguilhem, 1977, p. 161) – soit la réunion, sous un concept, d'un ensemble de faits cliniques, d'une part et, expérimentaux, de l'autre – susceptible d'expliquer l'apparition de symptômes et de justifier telle ou telle approche thérapeutique.

Les héritiers de Freud ont bien eu conscience que pour résoudre l'incohérence épistémologique de Freud deux solutions s'offraient à eux : soumettre la théorie et/ou la méthode psychanalytique à la vérification expérimentale, comme nous le verrons plus bas, ou

<sup>5</sup> Les commentaires de Freud à l'endroit de l'endocrinologie, voire à l'endroit de la psychologie expérimentale (cf. *infra*), permettent de prévenir toute accusation d'anachronisme ou de présentisme. Ils nous semblent attester que Freud était parfaitement au courant de l'état d'avancement des recherches contemporaines en biologie et en médecine, ainsi que des techniques d'administration de la preuve permettant d'évaluer, tout du moins d'expliquer l'efficacité d'un traitement médical.

soutenir que toute tentative visant à rabattre la logique de la preuve psychanalytique sur la logique de la preuve biomédicale relève de l'erreur de catégorie. La lecture herméneutique de la psychanalyse représente le terrain sur lequel les approches du second type ont prospéré.

### Freud, l'herméneutique du sujet et l'auto-mécompréhension scientifique de la psychanalyse

Selon Ricoeur « le génie de Freud est d'avoir tenu pour explicable en termes d'idées intentionnelles les phénomènes étranges jusque-là abandonnés à la physiologie » (Ricoeur, 1965, p. 353). Le philosophe relève ici l'effort consenti par Freud pour fonder une science psychologique capable d'appréhender une classe de phénomènes délaissée par la pensée médicale de son époque : soit des phénomènes inconscients, pouvant cependant recevoir une description intentionnelle (psychologique/mentaliste). Si pour Ricoeur la tentative freudienne s'avère être à cet égard une réussite, il estime que Freud se fourvoie en persistant à défendre l'inscription de la psychanalyse dans le champ des sciences naturelles.

Ricoeur s'inscrit dans une tradition philosophique pour laquelle toute tentative visant à appréhender la psychanalyse en rapport aux sciences naturelles ou à évaluer son efficacité selon la logique de la preuve expérimentale procède de l'erreur logique. Habermas, par exemple, reprend à son compte la distinction diltheyenne entre les deux logiques de production de savoir – l'explication causale et anhistorique des phénomènes naturels d'une part, et l'interprétation des raisons historiques qui font survenir l'événement singulier de l'autre – pour fonder l'irréductibilité méthodologique et ontologique de la psychanalyse. Or une fois posée cette opposition, Habermas n'a pas d'autre choix que de solder la question du naturalisme de Freud en soutenant qu'il témoigne d'une « mécompréhension scientifique de la métapsychologie par elle-même » (Habermas, 1976/1968, p. 246). Si Ricoeur s'inscrit dans cette filiation, il s'en démarque cependant lorsqu'il soutient que le naturalisme freudien n'en est pas moins fondé.

Pour prendre la pleine mesure de cet apparent paradoxe, il faut réintégrer ce naturalisme apparent dans la logique interprétative de la clinique psychanalytique :

La méthode analytique est impraticable si l'on n'adopte pas le point de vue naturaliste imposé par le modèle économique et si l'on ne ratifie pas le type d'intelligibilité qu'il confère, (...) Son naturalisme "est bien fondé" ; et ce qui le fonde, c'est l'aspect de chose, de quasi-nature des forces et mécanismes considérés. Si l'on ne va pas jusque-là, tôt ou tard on revient au primat de la conscience immédiate (Ricoeur, 1965, p. 421).

Le pseudo-naturalisme freudien relève moins d'un positionnement métaphysique que d'une stratégie qui, loin de faire de la biologie l'objet de la psychanalyse, participe de l'économie pratique de l'interprétation. La métapsychologie freudienne n'a pas vocation à fournir une théorie naturalisée du fonctionnement psychique, mais un cadre d'interprétation permettant d'étendre la description intentionnelle aux processus qui animent la vie psychique du sujet mais que ce dernier ne peut reconnaître comme siens. Cette méthode dépasse selon Ricoeur la limite intrinsèque de la phénoménologie – les limites de l'appréhension consciente de soi – en poussant la réduction phénoménologique au-delà de soi. L'analyste guide l'analysant dans cette « déprise » de soi, vers ces états mentaux non reconnus, ces quasi-choses qui

agissent en lui comme les causes non intentionnelles de sa vie psychique. Le processus de reprise consciente transforme alors les processus psychiques inconscients – les causes – en états mentaux intentionnels proprement conscients – en raisons.

Les diverses approches développées depuis les années 1960–1970, qui visent à défendre la spécificité épistémologique de la psychanalyse, s'inspirent plus ou moins directement de cette lecture herméneutique, ce qui n'est pas sans conséquence quant au statut scientifique de la théorie psychanalytique et de sa clinique. Si les sciences naturelles tendent effectivement à établir des lois de cause à effet universelles et atemporelles, la logique compréhensive met quant à elle en exergue la dimension historique de l'interprétation psychanalytique comme condition d'accès aux idiosyncrasies de la vie psychique d'un sujet unique. Cette célébration de la singularité, et de son mode d'exposition savante, l'« analyse de cas » a été portée aux nues par les chercheurs soucieux de dégager les spécificités épistémologiques des sciences humaines et sociales.

Dans un effort visant à replacer la psychanalyse dans l'histoire de la pensée, Michel Foucault<sup>6</sup> rappelle par exemple que la psychanalyse est avant tout la découverte que l'inconscient est un « message ». Or le « fait que le message détienne en lui-même son propre code est une loi fondamentale de la psychanalyse et fait qu'il n'y a de psychanalyse qu'à l'intérieur de cette opération individuelle qu'est la cure ». Au mieux, les psychanalystes peuvent-ils identifier des isomorphismes entre les cas. En d'autres termes, ce n'est que de manière impropre que l'on parle de « psychanalyse générale » ou « de psychanalyse collective ». Il n'y a de psychanalyse que de l'individu et de son histoire singulière. La psychanalyse n'est pas un corpus théorique stabilisé, ni un modèle du fonctionnement psychique. Sa théorie est à réinventer pour chaque patient.

Un autre effet de la lecture herméneutique consiste à remettre en cause la vérité historique des événements biographiques du sujet au profit de la narrativité. À partir d'une relecture du cas de l'Homme aux loups, Serge Viderman (1970) affirme au sujet de Freud qu'« aucune preuve ne vient à l'appui de ses affirmations ; il n'y a aucun événement de l'histoire du sujet qui confirme la réalité d'une menace de castration faite par le père, refoulée et déplacée sur le loup phobogène » (Viderman, 1970, p. 102). L'idée même que l'interprétation psychanalytique puisse révéler des événements réellement vécus par le sujet n'importe plus. La cure analytique consiste moins en une archéologie des souvenirs vécus par le patient qu'en l'exercice d'une « imagination créatrice » menant l'analysant et l'analysé à construire « une invention faite de toutes pièces éparées de l'existence, les souvenirs et les rêves du patient, et qui n'a jamais existé ni en tant que scène réelle, ni en tant que fantasme » (Viderman, 1970, p. 106). Pour que la cure soit efficace, il suffit que la fiction biographique soit cohérente et signifiante pour le sujet.

Cette insistance sur la construction interprétative vient renforcer l'opposition entre les preuves factuelles des naturalistes, et la logique compréhensive de l'interprétation analytique. Comment pourrait-on appréhender de manière objective les matériaux mobilisés dans l'analyse si ceux-ci se caractérisent par leur nature transitive ? Dès lors qu'il y a un décodage et interprétation du texte de l'inconscient, par l'intermédiation de l'analyste, la psychanalyse nous place dans le champ de l'interlocution ou de la « communication psychanalytique » (Widlöcher, 1993). Le contenu même de l'inconscient est d'autant plus imprédictible et irréductible qu'il n'est pas le produit d'un seul psychisme mais procède d'une co-construction, d'une co-pensée et d'une co-associativité (Widlöcher, 2004). Le sens ne réside préalablement ni dans le psychisme de l'analysant, ni dans celui de l'analyste, il est un effet de communication.

<sup>6</sup> Voir l'entretien entre Alain Badiou et Michel Foucault (Fléchet, 1965).

En insistant sur une narrativité fictive d'autant moins factuelle qu'elle est co-produite, la possibilité que la psychanalyse constitue un savoir général se voit écartée en faveur d'une réflexion méthodologique sur le mode de production de savoir et d'exposition savante propre à la discipline : l'analyse de cas. Selon Widlöcher, il n'est pas question en psychanalyse d'accumuler des situations individuelles, ce qui alignerait le travail du psychanalyste sur celui du statisticien. Les analyses de cas visent moins à accumuler des ressemblances qu'à donner l'occasion à la communauté des analystes de tomber en désaccord. Le progrès théorique en psychanalyse est bien cumulatif, mais ne procède pas pour autant par émission d'une hypothèse et « validation » par accumulation de cas exemplifiant l'occurrence régulière et significative du trait étudié. Il s'agit, au contraire, d'identifier les divergences interprétatives qui émergent entre des psychanalystes qui tentent de comprendre le même cas (Widlöcher, 1990). Progrès et innovations résident alors dans la capacité à forger une nouvelle compréhension collective du cas récalcitrant dont la singularité se manifeste dans le fait même d'échapper à la généralisation théorique. La psychanalyse ne serait d'ailleurs pas la seule discipline de ce type. Comme l'histoire, la sociologie qualitative et l'anthropologie, la psychanalyse appréhende une singularité dont l'intérêt « n'est pas réductible à celui d'un exemplaire quelconque au sein d'une série monotone ou à celui d'un exemple arbitrairement choisi pour illustrer une proposition universellement valable » et qui nécessite « que le descripteur s'attache au suivi temporel de l'histoire dont elle est le produit (et un moment) » (Passeron & Revel, 2005, p. 24).

Il ressort de ce bref panorama un déplacement progressif des termes de l'opposition entre sciences compréhensives et sciences explicatives. Pour les partisans de la thèse herméneutique forte, l'auto-mécompréhension freudienne découle d'une erreur de catégorie ; de la confusion entre ces deux ordres ontologiques distincts que sont ceux des causes d'une part et des raisons de l'autre. Il nous semble que leurs héritiers semblent défendre une thèse atténuée ou faible de l'opposition. Ils se contentent de faire valoir des différences méthodologiques, voire désignent sous les termes de compréhension ou d'explication non plus des méthodologies opérant sur des réalités différentes (des raisons ou des causes), mais des phases différentes de la production de savoir. En tant que discipline compréhensive, Marty estime par exemple que la psychanalyse est « en avance par rapport à la psychologie expérimentale parce qu'elle découvre et n'ambitionne pas de faire la preuve (au sens expérimental) de ce qu'elle avance » (Marty, 2014, p. 246). Si tel est le cas, deux conclusions s'imposent. Premièrement, de l'aveux même des tenants de la psychanalyse herméneutique, il n'y a pas d'opposition insurmontable entre découverte compréhensive et preuve expérimentale. Les deux approches sont en droit articulables dès lors que la première peut être pensée comme un processus de découverte, indépendant, mais pouvant tout-à-fait amener, dans un second temps, à une phase d'administration de la preuve. Deuxièmement, autant dans sa version faible que dans sa version forte, il ne suffit pas que les psychanalystes revendiquent la guérison, ni la spécificité de leur méthode, pour que la discipline se voit exemptée de la nécessité d'expliquer et de démontrer son efficacité. La psychanalyse n'est pas un savoir que l'on peut placer au même niveau que l'histoire ou l'anthropologie ; disciplines qui n'ont aucune prétention thérapeutique. Dans le régime de vérité biomédical, seule la preuve expérimentale et/ou d'efficacité peut garantir le statut de traitement psychique, *a fortiori* scientifique<sup>7</sup>. Occupé à démontrer sous quelles conditions la psychanalyse instancie un domaine de

production de savoir alternatif, le champ psychanalytique a peut-être trop longtemps retardé la tâche de recension des travaux de psychanalyse expérimentale ou de preuve d'efficacité clinique. Ces travaux offrent pourtant matière à discuter des apports et des limites des recherches en question, voire la possibilité d'affronter ses détracteurs à armes égales.

### Psychanalyse expérimentale : oubli et échec de l'interprétation psychanalytique

Il apparaît que l'interprétation constitue pour les herméneutes le ressort méthodologique de la psychanalyse, partant Et c'est en tant que tel qu'elle constitue son principal problème épistémologique. Il importe dès lors de revenir sur les travaux de psychanalyse expérimentale et de preuve d'efficacité thérapeutique afin de préciser si l'interprétation peut être appréhendée expérimentalement. Nous proposons de nous limiter aux recherches expérimentales visant à objectiver les processus liés au refoulement. Ils nous semblent d'autant plus centraux que Freud voyait dans la théorie du refoulement « le pilier sur lequel repose de l'édifice de la psychanalyse » (Freud, 1966/1914, p. 80). Mais c'est aussi au sujet de l'objectivation expérimentale du refoulement que Freud a manifesté envers Saul Rosenzweig son ambivalence vis-à-vis de l'expérimentation en lui répondant que la psychanalyse n'a pas besoin de preuve expérimentale mais que, cependant, cela « ne peut pas [lui] faire de mal »<sup>8</sup>. Là encore, il s'agit moins de recenser l'ensemble des travaux que de montrer comment ces travaux échouent à intégrer la dimension interprétative de la psychanalyse.

Les travaux sur les associations de mots menés dès les années 1910 par Jung (1918) représentent à leur manière un mode d'exploration expérimental du refoulement. Jung invite les sujets expérimentaux à associer un mot de leur choix aux mots qui leurs sont proposés. Le lendemain, les mêmes mots leurs sont à nouveau présentés et les sujets sont enjoins à se remémorer les associations réalisées la veille. Les délais de rappel, l'oubli des associations, les hésitations ou les silences témoignent pour Jung de la mise en œuvre de mécanismes de défense à l'endroit des mots chargés émotionnellement associés à des complexes psychiques inconscients. La recherche expérimentale se revendiquant plus ou moins directement de la psychanalyse se développe parallèlement à la popularisation progressive des travaux de Freud. Au tournant des années 1930, les recherches sur le refoulement s'intensifient. En 1962, Donald V. MacKinnon et William F. Dukes recensent pas moins d'une vingtaine d'études expérimentales portant sur l'inconscient et le refoulement (MacKinnon & Dukes, 1962). Divers paradigmes sont utilisés, à l'instar de l'« interruption, frustration, répression » utilisé par Rosenzweig et Mason (1934). L'étude, pour laquelle Freud manifeste son indifférence, consiste à former deux groupes d'enfants chargés de compléter des puzzles, mais que les chercheurs interrompent dans leurs tâches. L'un des groupes est mis en condition de percevoir l'exercice comme n'ayant aucun enjeu, l'autre à vivre l'interruption comme un échec. La dernière étape consiste à inviter les enfants des deux groupes à se souvenir des puzzles. Les membres du groupe chez qui l'on a suscité des enjeux narcissiques, soit ceux qui ont vécu l'interruption comme un échec, se rappellent préférentiellement des puzzles qu'ils ont terminés plutôt que de ceux qu'ils ne sont pas parvenus à compléter. Les auteurs en concluent que la frustration entraîne un refoulement des souvenirs associés à l'échec.

<sup>8</sup> La lettre en question (Sigmund Freud à Saul Rosenzweig, 1934) est citée par Peter Gay (1988). Grinker raconte avoir été présent à Vienne lorsque Freud prit connaissance de la lettre de Rosenzweig. Furieux, il l'aurait jetée au sol et précisé que « la psychanalyse n'a pas besoin de preuve expérimentale » (Grinker, 1958, p. 132, notre traduction).

<sup>7</sup> Certains évitent ce problème, plutôt qu'ils ne l'affrontent, en soutenant que la guérison n'est pas la finalité de la psychanalyse, mais qu'elle advient par « surcroît » (Lacan, 2004, p. 70).

Dans les années 1940, l'usage du tachistoscope se généralise et s'impose comme le moyen technique permettant d'appréhender expérimentalement les processus psychiques à l'œuvre sous le seuil de conscience. McGinnies, par exemple, présente à des sujets des listes de mots tabous – i.e. « prostituée » – et de mots supposés neutres – i.e. « cuisinière » – dont il augmente progressivement la vitesse de présentation, de la perception subliminale jusqu'à la reconnaissance consciente des mots. Il enregistre parallèlement la conductivité de la peau reflétant l'activité émotionnelle du sujet. Selon McGinnies, les résultats attestent d'une « répression perceptive » : la réaction physiologique durant la phase de présentation subliminale est plus importante pour les mots tabous que pour les mots neutres, et le seuil de perception consciente est plus haut pour les premiers que pour les seconds (McGinnies, 1949 ; McGinnies & Sherman, 1952). Dans une série d'études, Silverman montre quant à lui que la perception subliminale d'une phrase neutre de type « people are walking » n'affecte pas les performances cognitives de sujets d'expériences. Une phrase à connotations œdipiennes comme « mommy and I are one » augmente par contre l'estime de soi des sujets et leurs performances cognitives, tandis que « destroy mother » la diminue (pour un résumé des diverses études voir Silverman & Weinberger, 1985).

Dans un tout autre registre, la distinction entre les processus primaires, qui caractérisent selon Freud le mode de fonctionnement psychique inconscient, et les processus secondaires, qui caractérisent le fonctionnement conscient, trouve un certain écho dans le champ de la psychologie cognitive. Au cours des années 1970–1980, les tenants de la « dual-processing theory » soutiennent qu'il existe deux systèmes cognitifs caractérisés par des styles différents. La cognition consciente (système 2) se caractérise par sa lenteur, le contrôle volontaire, la conformation à des règles et requière un effort. La cognition inconsciente (système 1) se montre quant à elle rapide, automatique, mais surtout intuitive, heuristique et associative (Evans, 2008 ; Sloman, 1996). Pour les tenants de cette approche, Freud représente une référence historique parmi d'autres. Mais c'est dans une visée explicitement psychanalytique que Linda Brakel a plus récemment étudié les styles cognitifs inconscients et conscients en proposant à des sujets d'associer une image cible avec deux images à choix (Brakel, 2004). Le matériel expérimental utilisé permet de spécifier comment les sujets classent des stimuli selon deux modes : relationnel – un cigare peut par exemple être associé à une cigarette, en raison de similarités fonctionnelles – ou attributionnel – un cigare est associé par exemple à un phallus en raison de ressemblances superficielles. Les données issues de la série d'étude indiquent :

- la prédominance d'une catégorisation de type attributionnel lorsque les stimuli sont présentés de façon subliminale, alors que la catégorisation relationnelle prévaut lorsque les stimuli sont présentés de façon supraliminale ;
- une prédominance de la catégorisation attributionnelle jusqu'à l'âge de sept ans environ, âge à partir duquel commence, selon Freud, à prédominer les processus secondaires ;
- que les patients souffrant de troubles anxieux présentent une tendance marquée pour la catégorisation attributionnelle.

S'appuyant sur le concept de répression, défini comme le refoulement volontaire d'un contenu en dehors de la conscience, Anderson et Green (2001) ont entraîné des sujets à associer des paires de mots faiblement apparentés de type « drapeau-épée » ou « épreuve-roche ». Dans un second temps, les sujets ont été invités à réprimer certaines des associations acquises ; pour certains mots présentés, les sujets ne devaient pas énoncer, ni même penser aux mots qui leurs étaient associés. Dans une dernière phase, enfin, les

sujets ont été invités à se rappeler l'ensemble des associations. Les mesures indiquent que plus les sujets répriment la récupération de certaines paires de mots, plus le taux d'association baisse. Anderson en conclut que des « mécanismes de contrôle inhibiteur peuvent être mobilisés afin de réguler la prise de conscience de souvenirs intrusifs » (Anderson, 2005, p. 168, notre traduction). Le même protocole, mené chez des sujets dont l'activité cérébrale est mesurée par imagerie fonctionnelle, révèle par ailleurs que les réseaux neuronaux impliqués dans les tâches de suppression des mots – cortex préfrontal bilatéral dorsolatéral et ventrolatéral et cortex cingulaire antérieur – recoupent ceux activés lors de l'inhibition de réponses motrices. Or aucune réponse motrice n'est habituellement impliquée dans le processus de remémoration en tant que tel. L'inhibition relève donc bien d'un processus neuropsychologique actif, et non pas d'un défaut d'activation des mécanismes de récupération. Enfin, point important, les chercheurs ont pu montrer que les associations de paires de mots chargés émotionnellement (i.e. *twin-rape*) sont plus sensibles à la répression que les paires de mots émotionnellement neutres (i.e. *phone-bell*) (Anderson & Green, 2001).

L'hypothèse freudienne d'un refoulement des pulsions sexuelles, dont l'origine serait inconsciente, a quant à elle été testée par Morokoff (1985). Il a montré chez un groupe de femmes que plus ces dernières présentent un haut score de culpabilité sexuelle, plus elles jugent négativement des stimuli sexuels et rapportent un niveau d'excitation sexuelle moindre. Des mesures physiologiques attestent pourtant d'un niveau d'excitation sexuelle plus élevée chez ces dernières que chez les femmes dont les scores de culpabilité sexuelle sont bas. De manière similaire, Adams et al. (1996) ont trouvé que les hommes aux plus hauts scores d'homophobie jugent plus sévèrement des stimuli sexuels homosexuels, tout en montrant les plus hauts niveaux d'excitation sexuelle sur le plan physiologique.

Nous pourrions continuer à égrainer ici les travaux visant à objectiver d'autres mécanismes de défense comme le déni, l'isolement, la projection, etc. (voir par exemple Baumeister et al., 1998), ainsi que les recherches qui attestent d'un changement de paradigme dans les sciences de la mémoire<sup>9</sup>. Nul doute que ces recherches sur l'inconscient et le refoulement ne prouvent pas à elles seules la théorie psychanalytique dans son ensemble et que des explications plus parcimonieuses sont parfois susceptibles de rendre compte des phénomènes précités. Avant de voir si ces études éclairent d'une manière ou d'une autre la nature ou l'usage de l'interprétation en psychanalyse, on notera que ces recherches et les débats qu'elles soulèvent attestent de la vitalité de la recherche d'inspiration psychanalytique et ce, depuis les origines de la discipline. Il en va de même des recherches sur la preuve d'efficacité de la psychothérapie psychanalytique.

Visentini (2021) note que les travaux visant à quantifier l'efficacité de la psychanalyse datent pour certains des années 1910. Plusieurs études ont ensuite été menées dans les années 1950, visant notamment à améliorer les méthodes employées. Or cette décennie a été marquée à la fois par l'apparition des premiers essais contrôlés randomisés (ECR), ainsi que par la parution d'une recherche menée par l'un des plus virulents critiques de la psychanalyse. Sur la base de la revue de 19 études, Hans Eysenck (1952) conclut que les patients névrotiques traités en psychothérapie ne bénéficient pas d'une amélioration de leur état en comparaison à ceux qui ne bénéficient pas d'un tel traitement.

<sup>9</sup> Ces dernières décennies, la représentation « photographique » de l'encodage et de la restitution de souvenirs factuels a cédé la place à une conception dynamique pour laquelle la mémoire est façonnée au grès des faux souvenirs induits, des distorsions et autres processus de reconsolidation. Sur ces nouvelles conceptions de la mémoire, en lien avec le refoulement, voir Erdelyi (2006).

Cette méthode, consistant à compiler les résultats de différentes études, se généralise à la fin des années 1970 avec l'apparition des premières méta-analyses. Largement employée dans le champ biomédical depuis, cette méthode vise à augmenter la puissance statistique en combinant les résultats de plusieurs études empiriques portant sur les mêmes objets et dont les effectifs s'avèrent trop réduits et/ou les résultats trop contradictoires. Il est notable que la première méta-analyse menée ait justement porté sur l'évaluation de l'efficacité des psychothérapies. Combinant les résultats de 400 études contrôlées de psychothérapies, [Smith et Glass \(1977\)](#) montrent qu'en moyenne les personnes ayant suivi une psychothérapie obtiennent une amélioration de 75 % de leurs symptômes en comparaison à ceux qui ne sont pas traités. Mais ils montrent surtout qu'aucune différence significative ne permet de dégager la supériorité des thérapies comportementales des thérapies non comportementales (rogérienne, psychodynamique, rationnelle, transactionnelle, etc.).

La recherche sur l'efficacité des psychothérapies prend un second souffle dans les années 1990 avec la généralisation de la médecine basée sur les preuves qui place les ECR au sommet de hiérarchie de la preuve biomédicale. Bien que le recours aux ECR à des fins d'évaluation des bénéfices des traitements psychothérapeutiques soit contesté, tant pour des questions de validité externe qu'interne, plusieurs programmes de recherche d'envergure ont été menés à leur terme. Les principales méta-analyses<sup>10</sup> convergent vers un certain consensus que [Despland et al. \(2006\)](#) résumement en cinq points majeurs :

- les méta-analyses indiquent une taille de l'effet de la psychothérapie de l'ordre de .60 et .80. Les psychothérapies s'avèrent donc efficaces et présentent une efficacité souvent supérieure aux traitements somatiques ;
- tous les types de psychothérapies sont efficaces ; aucune technique ne se distingue significativement des autres ;
- l'efficacité clinique attestée des psychothérapies ne semble donc pas reposer sur des principes théoriques et méthodologiques spécifiques aux différentes écoles psychothérapeutiques ;
- elle semble au contraire dépendre de facteurs communs comme l'alliance thérapeutique ;
- les qualités du psychothérapeute prévalent très probablement sur son orientation méthodologique.

Au terme de ce survol des travaux susceptibles d'apporter des preuves extra-cliniques de la psychanalyse plusieurs conclusions s'imposent. Les travaux expérimentaux mobilisent bien des concepts psychanalytiques ou dérivés de cette dernière (répression, refoulement, désirs inconscients, etc.). Mais leur mobilisation au sein des protocoles de recherche s'inscrit dans une démarche très éloignée des considérations des tenants de l'herméneutique psychanalytique, pour lesquels la psychanalyse n'est pas une psychologie générale et se caractérise essentiellement par l'interprétation des symptômes en rapport à l'histoire singulière des patients. Les recherches en psychanalyse expérimentale mobilisent et manipulent des stimuli (mots, phrases, images, etc.) présélectionnés en raison des effets réputés « universels » qu'induisent leurs charges et leurs valences affectives. Il en va de même des protocoles situationnels qui, à la manière du paradigme « interruption, frustration, répression » ou de l'exposition à des stimuli à connotations sexuelles ou œdipiennes, placent les sujets dans des situations supposées induire un effet identique chez l'ensemble des sujets supposés normaux. Au mieux, un semblant de singularisation est obtenu par comparaison des réponses de groupe de sujets possédant des critères diagnostiques similaires. Deuxièmement, l'état de la recherche sur l'évaluation différentielle

des psychothérapies confirme les conclusions de Grünbaum : l'efficacité de la psychothérapie analytique ne semble pas pouvoir être attribuée à sa méthode interprétative.

D'un côté, la recherche échoue à intégrer le ressort méthodologique de l'interprétation au sein des protocoles de recherche qui prétendent, plus ou moins explicitement, tester des hypothèses psychanalytiques. De l'autre, ces échecs présentent au moins l'avantage de démontrer que les tenants de l'herméneutique psychanalytique sont bien fondés lorsqu'il reprochent à la psychanalyse expérimentale de rater sa cible. Mais si l'évaluation différentielle des psychothérapies représente bien un moyen indirect de « mesurer » la capacité de l'interprétation psychanalytique à capter une réalité psychique inaccessible aux autres approches, alors la distinction entre savoirs compréhensif et explicatif ne repose aucunement sur une impossibilité logique. Elle doit être comprise comme une difficulté pratique dont la résolution demeure à la portée de l'innovation expérimentale.

### Le statut scientifique de l'interprétation et la posture intentionnelle

La lecture herméneutique présente le mérite d'attirer l'attention sur la spécificité méthodologique de la psychanalyse. On peut cependant se demander si, dans sa volonté de s'émanciper des sciences naturelles, elle ne témoigne pas indirectement d'une conception bien trop restrictive de l'activité scientifique. Les épistémologies pluralistes développées ces dernières décennies remettent en cause les limites du critère de démarcation poppérien selon lequel un savoir n'est scientifique qu'à la condition qu'il puisse être validé et testé empiriquement. [Dupré \(1993\)](#), par exemple, lui préfère un ensemble de « vertus épistémologiques », plus souples, comprenant notamment la « sensibilité » d'un savoir aux faits empiriques, la plausibilité de ses hypothèses de base, sa cohérence avec d'autres domaines du savoir et sa capacité à s'exposer aux critiques. Sans cette souplesse, certains modèles développés en génétique des populations, en écologie ou encore en économie se verraient exclus de la science en raison de leur faible adéquation au réel, alors même qu'ils possèdent une valeur scientifique indéniable.

Deux points importants découlent de la critique pluraliste du critère de démarcation empirique. Premièrement, l'épistémologie positiviste confond la description de la pratique scientifique avec la reconstruction rationnelle de sa justification. Dès lors, la justification du savoir passe pour l'unique moment important de la pratique scientifique. Les pratiques et méthodologies qui, bien que ne relevant pas de la justification, participent à la production la preuve, sont dès lors écartées de la science alors qu'elles méritent, elles aussi, d'être qualifiées de scientifiques ([Longino, 1990](#)). Deuxièmement, l'épistémologie pluraliste entend se départir de toute posture métaphysique moniste fondée sur un idéal d'unité de la science pour lequel les énoncés des sciences spéciales (sociologie, psychologie, biologie, etc.) sont en droit réductibles aux énoncés des sciences plus fondamentales. Il incomberait ainsi aux sciences naturelles et, en définitive, à la physique, de fournir l'explication ultime des phénomènes appréhendés par les sciences spéciales ([Kellert et al., 2006](#)). Le pluralisme présuppose au contraire la coexistence de domaines de savoir indépendants, dont les idiomes sont spécifiques et parfois irréductibles, sans que cela n'entache leur validité locale.

Cette représentation pluraliste de la pratique scientifique en tête, nous pouvons introduire la théorie de la posture intentionnelle (PI) développée par le philosophe Daniel Dennett afin de penser les conditions de possibilité de l'interprétation – ce qui la rend pratiquement possible et ce qu'elle permet de connaître – tant

<sup>10</sup> Visentini établit son panorama des recherches en question sur sept revues de la littérature principales ainsi que quatre synthèses.

dans le champ de la psychologie que dans d'autres disciplines. Dennett s'inspire des travaux menés en éthologie puis en psychologie cognitive relatifs à la Théorie de l'esprit. Ce champ de recherche étudie les fondements de nos capacités à attribuer des états mentaux à nos congénères, à user des concepts de la « psychologie populaire » (croyances, désirs, émotions, etc.) afin de prédire les comportements des autres, voire à produire des généralisations du type « les personnes fatiguées sont généralement irritables ». La PI désigne pour Dennett l'appréhension philosophique de cette psychologie au travers de trois de ses traits fondamentaux : le statut prédictif des interprétations mentalistes, la question de leurs référents physiques et celle des règles qui en norment l'usage<sup>11</sup>.

Premièrement, il note que notre capacité à attribuer des états intentionnels fait preuve, au quotidien, d'une efficacité prédictive évidente. Dennett mobilise un exemple tiré des aventures de Sherlock Holmes (Dennett, 1983, p. 348). Dans *Un scandale en Bohème*, Holmes veut savoir dans quelle pièce de sa maison Irène Adler a caché la photographie qu'il cherche. Il s'introduit chez elle et charge John Watson d'y jeter un fumigène et de crier « au feu ». Irène Adler se précipite dans la pièce pour sauver la photographie de l'incendie et révèle ainsi à Holmes la cachette. La PI fonctionne ici parfaitement et aucune autre stratégie, fondée sur un autre niveau d'analyse (cérébral, cellulaire, génétique, etc.), n'aurait permis de monter un stratagème aussi simple. Il est d'ailleurs important de noter que la stratégie fonctionne et ce, indépendamment même de toute connaissance relative à l'instanciation physique des états mentaux attribués. À cet égard, Dennett estime que les concepts manipulés par la psychologie populaire (croyances, émotions, désirs, etc.) sont des constructions logiques – des (*abstracta*) – et non des postulats théoriques – des *illata*. Il est inutile de se demander s'il existe dans la tête d'Irène Adler une entité isolable correspondant aux croyances (par exemple la croyance que la lettre se trouve à tel endroit) pour que la stratégie fonctionne. Ce qui ne signifie aucunement que l'interprétation ne renvoie pas à des corrélats neurophysiologiques. Au travers de la PI, Dennett s'oppose principalement aux positions mentalistes réalistes qui voudraient que les concepts de la psychologie populaire mobilisés par l'interprète existent tels quels dans les cerveaux ou les systèmes cognitifs des interprétés. L'interprétation ne révèle pas selon lui des contenus intentionnels « implémentés » d'une manière ou d'une autre dans le substrat neurobiologique, mais elle révèle bien des traits fonctionnels propres à l'interprété. Du coup, la PI n'impose pas d'établir une correspondance totale entre l'interprétation et les états intentionnels. Ce « réalisme modéré »<sup>12</sup> laisse ouverte la possibilité que l'interprétation mentaliste puisse être fautive sur le plan biographique, mais n'en reste pas moins une source d'information quant aux traits fonctionnels internes de l'interprété qui causent son comportement. Ces traits pourraient par ailleurs être tout à fait objectivables au moyen des méthodes neurophysiologiques classiques. En référence aux principes pluralistes, on peut dès lors considérer le niveau d'explication intentionnel ou psychologique comme autonome au sens où il possède son propre niveau de validité locale.

Dennett estime que la stratégie interprétative ne repose pas seulement sur un ensemble de concepts (représentations, émotions, désirs, etc.) mais qu'il nécessite encore une norme

d'attribution : le postulat de rationalité de l'agent. Le philosophe en rend compte de la manière suivante :

(1) Les croyances d'un système<sup>13</sup> sont celles qu'il *devrait avoir*, étant donné ses capacités perceptives, ses besoins épistémiques, et sa biographie. Ainsi, en général, ses croyances sont à la fois vraies et utiles à son existence, et quand on attribue des croyances fausses, il faut inventer des scénarios spécifiques pour expliquer comment l'erreur est provenue de traits de l'environnement susceptibles de tromper les capacités perceptives du système.

(2) Les désirs d'un système sont ceux qu'il *devrait avoir*, étant donné ses besoins biologiques et les moyens les plus accessibles pour les satisfaire. Ainsi les systèmes intentionnels désirent survivre et procréer, et par conséquent désirent de la nourriture, de la sécurité, du sexe, de la richesse, du pouvoir, de l'influence, et ainsi de suite, et toutes les configurations locales qui tendent à leurs yeux (étant donné leurs croyances) à permettre l'accomplissement approprié de ces projets. Ici encore on peut attribuer des désirs « anormaux » si l'on reconstruit les scénarios appropriés.

(3) Le comportement d'un système consistera dans les actes « qu'il serait rationnel » d'accomplir pour un agent doté de ces désirs et croyances (Dennett, 1990/1987, p. 69).

Avant de discuter de son intérêt vis-à-vis de l'interprétation psychanalytique, il importe d'évoquer un autre champ d'application de la PI. Pour Dennett, la PI n'est pas seulement destinée à prédire avec succès le comportement de nos congénères. L'attribution d'états mentaux n'est pas exclusivement réservée à la recherche en psychologie, elle est monnaie courante en éthologie, en ingénierie ainsi que dans le champ de la biologie évolutionnaire. Dans le sillage de George Williams (1966), le courant adaptationniste postule que chaque trait des espèces résulte d'une adaptation aux pressions de sélection. Or les scénarios évolutionnistes sont imaginés par les adaptationnistes à partir du présupposé qu'à l'instar d'un ingénieur, « dame nature » trouve des solutions « optimales » face aux pressions de sélection. Et si ce présupposé a largement été critiqué (la nature n'est pas un ingénieur, l'évolution des traits est aussi le fruit du hasard, de la dérive génétique, de l'exaptation, etc.), il ne reste pas moins reconnu qu'il joue un rôle heuristique. Face à une énigme, le chercheur adopte une « posture adaptationniste » qui, à la manière de la PI en psychologie, consiste à se demander pour quelle « raison » un trait a été choisi par dame nature, dans sa quête d'une solution de compromis face aux pressions environnementales et aux contraintes fonctionnelles des organismes.

Selon Dennett, les critiques formulées à l'encontre de l'adaptationnisme consistent principalement à dénoncer le remplacement des intentions du Dieu des créationnistes par une Nature cherchant « délibérément » à optimiser les traits évolutifs. Or il estime qu'elles reposent sur une confusion entre les notions de *stratégie* explicative et de *théorie* :

L'adaptationnisme et le mentalisme (théorie des systèmes intentionnels) ne sont pas des théories au sens traditionnel du terme. Ce sont des postures ou des stratégies qui servent à organiser les données, à expliquer les interrelations et à générer des questions à poser à la nature (Dennett, 1983, p. 353, notre traduction).

<sup>11</sup> Pour une exposition détaillée des concepts de « psychologie populaire », de « psychologie naïve » ou encore de « théorie de l'esprit », voir Griffin et Baron-Cohen (2002).

<sup>12</sup> Pour une discussion critique du « réalisme modéré » de Dennett, voir Robinson (1995).

<sup>13</sup> Il faut comprendre ici « système intentionnel », soit n'importe quel « système » humain, animal ou technique dont le comportement peut être expliqué et prédit à partir des concepts mentalistes de la psychologie populaire.

Il n'est pas plus pertinent de se demander si les concepts mobilisés dans les scénarios mentalistes du psychologue renvoient à des entités réellement logées dans le cerveau ou dans n'importe quelle autre partie du corps de l'interprété, que de se demander si les scénarios *ad hoc* imaginés par les biologistes évolutionnaires entendent expliquer, causalement, la trame évolutive qui a « réellement » conduit à la stabilisation d'un trait. Dans les deux cas, la stratégie vise uniquement à rassembler un ensemble de données, à les organiser et à formuler un ensemble de prédictions et d'hypothèses testables.

Moyennant quelques précisions<sup>14</sup>, la théorie de la PI pose un cadre qui permet de spécifier sous quelles conditions la dimension interprétative de la psychanalyse pourrait être réintégrée au régime de vérité des sciences biomédicales. Dans « La justification de l'inconscient », Freud note qu'en introduisant la notion d'inconscient, la psychanalyse ne fait que s'appuyer sur les tendances animistes primitives consistant à attribuer des états mentaux à nos congénères, aux animaux, voire au monde physique. En ce sens, « l'hypothèse de l'inconscient est aussi pleinement "légitime" dans la mesure où, en l'émettant, nous ne nous éloignons pas d'un iota de notre mode de pensée habituel, dont nous connaissons la pertinence » (Freud, 2013/1915, p. 52). Comment Freud peut-il estimer que la découverte de l'inconscient est révolutionnaire – à l'instar des révolutions copernicienne et darwinienne (Freud, 2002/1917, p. 46) – si la psychanalyse se contente d'inférer les états mentaux d'autrui au moyen de l'idiome mentaliste de la psychologie populaire ? Pour dépasser cette difficulté, il importe de revenir sur la norme de rationalité qui régit selon Dennett toute interprétation mentaliste.

À première vue, l'usage de l'idiome intentionnel à des fins d'inférence et de prédiction des états mentaux d'autrui constitue le seul trait commun entre la PI et la psychanalyse. Le postulat de rationalité, nécessaire aux inférences mentales, semble effectivement inapplicable aux différentes formes d'irrationalité exprimées dans la psychopathologie de la vie quotidienne, voire dans la psychiatrie lourde. Conscient du problème, Dennett précise que l'irrationalité manifeste d'un agent ne constitue pas la limite de la PI. Elle stimule au contraire l'imagination interprétative et la production « de scénarios appropriés » permettant à l'interprète de rationaliser la conduite de l'agent. Dans la même veine Donald Davidson note que :

Freud a considérablement augmenté le nombre et la variété des phénomènes qui peuvent être considérés comme rationnels : il s'avère que nous avons des raisons pour nos oublis, nos lapsus et nos peurs exagérées (Davidson, 1982, p. 291, notre traduction)

Effectivement, les analyses de cas exemplifient parfaitement ce processus d'analyse minutieuse des évènements biographiques et des mécanismes psychiques en vue de réintégrer le symptôme dans un récit cohérent et rationnel. Toujours dans la « Justification de l'inconscient », Freud estime que :

La psychanalyse n'a d'autre exigence que de nous voir appliquer cette procédure déductive à notre propre personne (...). Si l'on procède ainsi, il faut dire, tous les actes et extériorisations que je remarque sur ma propre personne et que je ne sais relier au reste de ma vie psychique doivent être jugés comme s'ils appartenaient à une autre personne, et doivent trouver une explication par le biais d'une vie psychique qui leur est alors attribuée (Freud, 2013/1915, p. 54)

<sup>14</sup> On notera au passage que Dennett voit quant à lui dans les interprétations psychanalytiques « des exemples d'extension gratuite et imprudente » de la PI (Dennett, 1983, p. 352, notre traduction).

L'hypothèse d'une vie psychique inconsciente ne rompt pas avec les règles qui régissent l'interprétation mentaliste classique, bien au contraire. Comme l'a bien noté Ricoeur, l'ensemble des concepts métapsychologiques n'a pas vocation à dénoter des objets existants réellement dans le monde, mais à étendre les capacités interprétatives au-delà de la pensée consciente. De même, Freud suggère que tous les contenus mentaux qui ne peuvent être rattachés à la logique de la pensée consciente – par exemple des croyances, affects ou intentions incompatibles et/ou qui entrent en conflit avec les intentions conscientes – peuvent y être réintégrés à condition de postuler l'existence d'une « autre âme ». L'inconscient s'apparente ainsi à un postulat : il n'est pas utile de se demander sous quelles conditions il est psychologiquement et/ou neurobiologiquement possible que deux âmes co-existent chez le même sujet, mais il importe de poser les conditions qui vont permettre d'« étendre », selon l'expression de Freud, le domaine d'application de l'interprétation mentaliste. Dès lors, l'interprétation psychanalytique n'est pas un savoir en rupture avec le sens commun, mais n'en demeure pas moins une technique inédite d'« extension de la psychologie populaire » (Arminjon, 2013). Reste à savoir dans quelle mesure cette extension peut constituer une science.

### Une science compréhensive

La PI permet de préciser sous quelles conditions l'interprétation psychanalytique peut être considérée comme une application spécifique de la psychologie populaire. Mais elle permet encore de reconsidérer son statut de pratique scientifique autonome. La PI constitue effectivement une voie d'accès à l'interprétation des états mentaux d'autrui, mais aussi une approche pluraliste du statut de l'interprétation mentaliste vis-à-vis des autres niveaux d'explication. La question de savoir si les états mentaux que nous attribuons aux autres renvoient ou non à des états physiologiques ne présente pas d'intérêt particulier, nous dit Dennett, dès lors que l'adoption d'une telle perspective n'a pas d'impact sur la qualité de l'interprétation mentaliste. Une évaluation empirique de l'efficacité prédictive de la PI serait toujours techniquement possible. Pour autant, il nous arrive de monter des stratagèmes à la Sherlock Holmes : nous nous insérons avec nos véhicules dans le trafic sans percuter les autres conducteurs en anticipant leurs comportements, nous parvenons à prévenir la tristesse d'un proche en n'oubliant pas de lui fêter son anniversaire. Nous pourrions énumérer à l'infini les exemples de cet acabit qui montrent que si la psychologie populaire n'est pas une science, elle n'en reste pas moins un savoir fiable. Dans une veine ricoeurienne, on pourrait exprimer cela ainsi : l'efficacité de l'interprétation mentaliste dépend du fait de faire « comme si » les états mentaux étaient des « choses » ou des « quasi-choses » et la question de savoir si ces choses existent réellement dans la tête des individus n'impacte aucunement le cours et la qualité de l'interprétation. Combien même nous disposerions d'une neurophysiologie permettant de réduire les entités mentales postulées par la psychologie populaire à des patterns neuraux, l'idiome mentaliste n'en perdrait pas pour autant sa capacité à fournir une explication simple et efficace des comportements de nos congénères. En définissant la PI comme un niveau autonome d'appréhension des comportements, c'est-à-dire un niveau qui détient son pouvoir prédictif en propre et non pas en fonction de sa réductibilité de principe à des déterminants neurobiologiques ou physiques plus fondamentaux, la PI réhabilite l'autonomie compréhensive de l'idiome mentaliste. Tout usage de la psychologie populaire, comptant celui de la psychanalyse, se voit alors légitimé à un premier niveau au moins, celui du sens commun. Cela ne suffit pas pour autant à en justifier la scientificité.

Pour aller plus loin il faut examiner la proposition selon laquelle la PI n'est pas une théorie scientifique comme les autres, soit un ensemble intégré de concepts prétendant mettre au jour des lois

qui régissent des phénomènes, mais une stratégie. La PI ne réhabilite pas seulement l'usage et le bien-fondé de la psychologie populaire dans nos pratiques quotidiennes, mais aussi au sein de certaines pratiques scientifiques comme la biologie évolutionnaire, par exemple, dont personne ne conteste la scientificité (ou en tout cas pas autant que pour d'autres disciplines, notamment la psychanalyse). L'acceptation d'une telle thèse dépend bien évidemment de l'acceptation préalable d'un des principes de l'épistémologie pluraliste, celui selon lequel l'activité scientifique ne se résume pas au contexte de justification. Pourquoi la psychanalyse, en tant qu'usage spécifique de la PI, ne pourrait-elle pas elle aussi être considérée comme un ensemble de concepts théoriques permettant d'organiser, à sa manière, un ensemble de données issues de la clinique et, éventuellement, comme un moyen comme un autre de poser des questions à la nature ? Si l'on accepte que certaines sciences naturelles intègrent dans leur démarche scientifique une posture interprétative, qu'elles peuvent être les raisons justifiant le maintien d'une opposition stricte entre les savoirs explicatif et compréhensif ? Si tel est le cas, on peut alors se demander si la question du statut scientifique relève moins de problèmes relatifs à l'irréductibilité des ontologies (causes vs raisons) ou des méthodologies (explication vs compréhension), que d'un problème pratique et technique, relatif aux capacités des expérimentateurs à imaginer des protocoles expérimentaux permettant d'intégrer la dimension interprétative de la psychanalyse.

Nous avons vu que la psychanalyse expérimentale oublie d'intégrer la dimension interprétative à ses protocoles de recherche et que si les travaux sur l'évaluation de la cure permettent bien d'évaluer le rôle que joue la spécificité de la méthode interprétative dans le processus clinique, cette évaluation n'est dès lors que très indirecte. Le recours aux ECR afin d'évaluer les psychothérapies a été d'amplement critiqué en ce qu'il impose une normalisation des pratiques comme la manualisation des entretiens ou encore le fait d'adresser au hasard les patients à leurs psychanalystes. Ces procédés sont susceptibles de dénaturer la dynamique de l'interlocution entre l'analyste et l'analysant et donc les fondements de l'approche interprétative.

Au moins une série d'expériences menée par Howard Shevrin et al. (Shevrin et al., 1992, 1996) donne une bonne idée du type de recherche qui permettrait, à mi-chemin entre la psychologie expérimentale et l'ECR, d'intégrer la dimension interprétative de la psychanalyse dans un protocole expérimental, tout en ne dénaturant pas (trop) les conditions écologiques de la rencontre clinique dans lesquelles l'interprétation émerge. Les psychanalystes participant à cette étude sont invités à établir une liste de mots chargés affectivement tirés de leur interprétation individuelle, puis collective, des conflits inconscients d'une série de patients névrotiques. Une seconde liste est établie en référence à l'appréhension subjective (consciente) des patients de leurs propres conflits intérieurs. Une troisième liste est constituée de mots sélectionnés en raison de leur valence et de leur charge affective universelle établie lors de prétests. Les mots des trois listes sont ensuite présentés aux patients dans deux conditions différentes, de manière subliminale et supraliminale, tandis que leur activité cérébrale (potentiels d'actions) est enregistrée. Selon Shevrin, les résultats montrent des patterns de réponses différents en fonction des listes et du type d'exposition. Les mots choisis par les analystes, présentés de manière subliminale, induisent des potentiels d'actions marqués par une fréquence haute et une latence courte. La liste de mots choisis par les patients induit quant à elle un pattern inverse. Dans la condition supraliminale, le pattern s'inverse à nouveau. Les mots choisis par l'analyste présentent désormais une fréquence basse et une latence haute, les listes des patients une fréquence haute et une latence basse.

Nul doute que l'étude présente de nombreuses limites. A notre connaissance, elle n'a jamais été répliquée. On note par ailleurs l'absence de liste de mots choisis par des cliniciens se réclamant d'une méthodologie clinique différente ou des personnes sans formation à la psychothérapie qui pourraient jouer les rôles de « psychologues populaires ». Par ailleurs, les différences de patterns cérébraux enregistrés sont sans doute trop peu spécifiques en l'état pour permettre de tirer des conclusions neuro-fonctionnelles pertinentes. Les auteurs estiment d'ailleurs qu'à ce stade il n'importe pas de rendre compte de la nature des patterns d'activation mais de « fournir des corrélats objectifs, non comportementaux et immédiats des catégories de mots » (Shevrin et al., 1996, p. 275, notre traduction). Les techniques EEG plus récentes permettraient sans doute de fournir des données plus précises sur la dynamique des patterns enregistrés autorisant une meilleure analyse des fonctions cérébrales impliquées. Mais cette étude exemplifie surtout le fait qu'il n'y a pas d'impossibilité méthodologique à associer les logiques herméneutiques et empiriques au sein de protocoles expérimentaux. Or pour peu que les résultats de Shevrin soient confirmés, l'existence de patterns différents donne une bonne idée de ce que pourrait être une preuve extra-clinique de la valeur heuristique de l'interprétation en psychanalyse. Elle donne crédit à l'idée que la compréhension psychanalytique peut, s'adossant sur une interprétation de l'histoire singulière d'un patient, circonscrire les signifiants associés à ses conflits psychiques, et ainsi correspondre (*tally*) à ce qui se passe en lui.

## Conclusion

Si l'on prend au sérieux les arguments des tenants de l'herméneutique, tout autant que la critique des fondements de la psychanalyse de Grünbaum, on constate que la prétention épistémologique de l'interprétation reste la spécificité méthodologique de la psychanalyse. Ce faisant, elle concentre un ensemble de problèmes épistémologiques. D'un côté, l'interprétation doit, dans le régime de vérité des sciences biomédicales modernes, faire l'objet d'une évaluation empirique sans quoi la psychanalyse ne peut conserver son statut de psychothérapie. Or l'interprétation est très précisément ce qu'une part des psychanalystes considèrent comme n'étant pas testable, en vertu de la spécificité compréhensive de la psychanalyse. De l'autre, l'interprétation représente ce que la recherche expérimentale sur la psychanalyse oublie d'intégrer au sein de ses protocoles expérimentaux ou ce qui n'est étudié qu'indirectement au travers de protocoles d'évaluation différentielle de l'efficacité des psychothérapies.

À l'heure où de nouveaux cadres épistémologiques réhabilitent l'interprétation dans le processus de production du savoir scientifique, l'intégration d'une logique compréhensive au sein de protocoles de recherches n'est pas seulement susceptible d'apporter les preuves extra-cliniques qui manquent à la psychanalyse et de contribuer à combler son retard sur les autres sciences biomédicales. C'est peut-être aussi l'occasion pour elle d'ouvrir de nouveaux horizons expérimentaux.

## Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Remerciements

Une version antérieure de cet article a bénéficié des commentaires et des suggestions de Marie-Cécile Lallemand, Régis Marion-Veyron, Pierre-Nicolas Oberhauser, ainsi que de deux évaluateurs anonymes. Je les en remercie.

## Références

- Adams, H. E., Wright, L. W., Jr., & Lohr, B. A. (1996). Is homophobia associated with homosexual arousal? *Journal of Abnormal Psychology, 105*(3), 440–445.
- Anderson, M. C. (2005). The role of inhibitory control in forgetting unwanted memories: A consideration of three methods. In N. Ohta, C. M. MacLeod, & B. Uttl (Eds.), *Dynamic cognitive processes*. (pp. 159–189). Springer-Verlag [http://dx.doi.org/10.1007/4-431-27431-6\\_8](http://dx.doi.org/10.1007/4-431-27431-6_8)
- Anderson, M. C., & Green, C. (2001). Suppressing unwanted memories by executive control. *Nature, 410*(6826), 366–369.
- Arminjon, M. (2013). Is psychoanalysis a folk psychology? *Frontiers in Psychology, 4*(1–9) <http://dx.doi.org/10.3389/fpsyg.2013.00135>
- Arminjon, M. (2020). Homéostasie, stress et société : Walter Cannon aux fondements des déterminants sociaux de la santé. In M. Arminjon (Ed.), *Walter B. Cannon. Conférences sur les émotions et l'homéostasie, Paris, 1930* (pp. 13–115) (BHMS).
- Baumeister, R. F., Dale, K., & Sommer, K. L. (1998). Freudian defense mechanisms and empirical findings in modern social psychology: Reaction formation, projection, displacement, undoing, isolation, sublimation, and denial. *Journal of Personality, 66*(6), 1081–1124. <http://dx.doi.org/10.1111/1467-6494.00043>
- Brakel, L. A. W. (2004). The psychoanalytic assumption of the primary process: Extrapsychoanalytic evidence and findings. *Journal of the American Psychoanalytic, 4*(4), 1131–1161.
- Canguilhem, G. (1977). *La formation du concept de réflexe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Vrin.
- Cannon, W. B. (2020/1930). *Conférences sur les émotions et l'homéostasie. Précédées d'une introduction critique*. (M. Arminjon, Éd.). (BHMS).
- Cannon, W. B. (1936). The role of emotion in disease. *Annals of Internal Medicine, 9*(11), 1453–1465.
- Davidson, D. (1982). Philosophical Essays on Freud. In *Paradoxes of irrationality* (p. 289–305). Cambridge University Press.
- Dennett, D. C. (1983). Intentional systems in cognitive ethology: The “Panglossian Paradigm” defended. *Behavioral and Brain Sciences, 6*(3), 343–355. <http://dx.doi.org/10.1017/S0140525X00016393>
- Dennett, D. C. (1990/1987). *La stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*. Gallimard.
- Despland, J.-N., Zimmermann, G., & de Roten, Y. (2006). L'évaluation empirique des psychothérapies. *Psychotherapies, 26*(2), 91–95.
- Dupré, J. (1993). *The disorder of things. Metaphysical foundations of the disunity of science*. Harvard University Press.
- Erdelyi, M. H. (2006). The unified theory of repression. *Behavioral and Brain Sciences, 29*(5), 499–511. <http://dx.doi.org/10.1017/S0140525X06009113>
- Evans, J. S. B. (2008). Dual-processing accounts of reasoning, judgment, and social cognition. *Annual Review of Psychology, 59*, 255–278.
- Eysenck, H. J. (1952). The effects of psychotherapy: An evaluation. *Journal of Consulting Psychology, 16*(5), 319–324. <http://dx.doi.org/10.1037/h0063633>
- Fléchet, J. R. (1965). *Philosophie et psychologie : entretien entre Alain Badiou et Michel Foucault/Jean Fléchet, réal. ; Dina Dreyfus, prod. ; Alain Badiou, intervieweur ; Michel Foucault, participant*. Gallica <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1320704h>
- Foucault, M. (2012). *Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France (1979–1980)*. EHESS - Gallimard - Seuil.
- Freud, S. (1895/2002). Esquisse d'une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans* (pp. 315–396). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1984/1890). Traitement psychique (traitement d'âme). In *Résultats, idées, problèmes, t.1* (pp. 1–23). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1966/1914). Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique. In *Cinq leçons de psychanalyse* (pp. 67–149). Payot.
- Freud, S. (2005/1914). Pour introduire le narcissisme. In *Œuvres complètes, t.12* (pp. 213–245). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (2013/1915). *L'inconscient*. Éditions Payot & Rivages.
- Freud, S. (1917/2002). Une difficulté de la psychanalyse. In *Œuvres complètes, t.15* (pp. 41–51). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (2002/1920). Au-delà du principe de plaisir. In *Œuvres complètes, t.15* (pp. 273–338). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (2010/1923). Le moi et le ça. In *Œuvres complètes, t.16* (pp. 255–301). Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (2015/1926). La question de l'analyse profane. In *Œuvres complètes, t.18* (pp. 1–92). Presses Universitaires de France.
- Gay, P. (1988). *Freud: A life for our time*. JM Dent & Sons Ltd.
- Griffin, R., & Baron-Cohen, S. (2002). The intentional stance: Developmental and neurocognitive perspectives. In A. Brook & D. Ross (Eds.), *Daniel Dennett*. (p. 32). Cambridge University Press.
- Grinker, R. (1958). A philosophical appraisal of psychoanalysis. In J. H. Masserman (Ed.), *Science and Psychoanalysis. Volume I. Integrative Studies* (pp. 126–142). Grune & Stratton.
- Grünbaum, A. (1984). *The foundations of psychoanalysis: A philosophical critique*. University of California Press.
- Grünbaum, A. (1986). Précis of *The foundations of psychoanalysis: A philosophical critique*. *Behavioral and Brain Sciences, 9*(2), 217–228. <http://dx.doi.org/10.1017/S0140525X00022287>
- Habermas, J. (1976/1968). *Connaissance et intérêt* (G. Clemençon, Trad.). Gallimard.
- Jung, C. G. (1918). *Studies in word-association*. Heinemann.
- Kellert, S. H., Longino, H. E., & Waters, C. K. (2006). Introduction: the pluralist stance. In S. H. Kellert, H. E. Longino, & C. K. Waters (Eds.), *Scientific pluralism: Vol. VII-XXIX* (pp. VII–XXIX). University of Minnesota Press.
- Lacan, J. (2004). *Le séminaire, livre 10. L'angoisse*. Seuil.
- Lettre de Sigmund Freud à Saul Rosenzweig, 28 février 1934* (1934). Library of Congress.
- Longino, H. (1990). *Science as social knowledge. Values and objectivity in scientific inquiry*. Princeton University Press.
- MacKinnon, D. W., & Dukes, W. F. (1962). Repression. In L. J. Postman (Ed.), *Psychology in the making: Histories of selected research problems* (pp. 652–744). Alfred A Knopf.
- Marks, H. M. (1999/1997). *La médecine des preuves : histoire et anthropologie des essais cliniques (1900–1990)*. Institut Synthélabo.
- Marty, F. (2014). Daniel Widlöcher « Le cas, au singulier ». *Nouvelle Revue de Psychanalyse, 42*, 285–302. (1990 ; Dunod) <https://www.cairn.info/quarante-commentaires-de-textes-en-psychologie-9782100706648-page-243.htm>
- McGinnies, E. (1949). Emotionality and Perceptual Defense. *Psychological review, 56*(5), 244–251.
- McGinnies, E., & Sherman, H. (1952). Generalization of perceptual defense. *The Journal of Abnormal and Social Psychology, 47*(1), 81–85.
- Morokoff, P. J. (1985). Effects of sex guilt, repression, sexual “arousability”, and sexual experience on female sexual arousal during erotica and fantasy. *Journal of Personality and Social Psychology, 49*(1), 177–187.
- Passeron, J.-C., & Revel, J. (2005). Penser par cas. In *Penser par cas* (pp. 9–44). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales <http://books.openedition.org/editionsehess/19921>
- Popper, K. R. (2002/1962). *Conjectures and refutations. The growth of scientific knowledge*. Basic Books.
- Popper, K. R., & Schilpp, P. A. (1974). Replies to my critics. In *The philosophy of Karl Popper* (pp. 961–1197). Open Court.
- Ricoeur, P. (1965). *De l'interprétation : essai sur Freud*. Seuil.
- Robinson, W. S. (1995). Mild realism, causation, and folk psychology. *Philosophical Psychology, 8*(2), 167–187.
- Rosenzweig, S., & Mason, G. (1934). An experimental study of memory in relation to the theory of repression. *British Journal of Psychology, 24*, 247–265.
- Shevrin, H., Bond, J. A., Brakel, L. A., Hertel, R. K., & Williams, W. J. (1996). *Conscious and unconscious processes: Psychodynamic, cognitive, and neurophysiological convergences*. Guilford Press <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/105381009290068L>
- Shevrin, H., Williams, W. J., Marshall, R. E., Hertel, R. K., Bond, J. A., & Brakel, L. A. (1992). Event-related potential indicators of the dynamic unconscious. *Consciousness and Cognition, 1*(3), 340–366.
- Silverman, L. H., & Weinberger, J. (1985). Mommy and I are one: Implications for psychotherapy. *American Psychologist, 40*(12), 1296–1308.
- Slovan, S. A. (1996). The empirical case for two systems of reasoning. *Psychological Bulletin, 119*(1), 3–22.
- Smith, M. L., & Glass, G. V. (1977). Meta-analysis of psychotherapy outcome studies. *American Psychologist, 32*(9), 752–760. <http://dx.doi.org/10.1037/0003-066X.32.9.752>
- Starling, E. H. (1905). *Croonian lectures on the chemical correlation of the functions of the body delivered before The Royal College of Physicians of London on June 20th, 22nd, 27th & 29th, 1905*. Royal College of Physicians.
- Stengers, I. (1999/1995). Le médecin et le charlatan. In T. Nathan & I. Stengers (Eds.), *Médecins et sorciers* (pp. 115–161). Les Empêcheurs de penser en rond.
- Viderman, S. (1970). *La construction de l'espace analytique*. Éditions Denoël.
- Visentini, G. (2021). *L'efficacité de la psychanalyse. Un siècle de controverses*. Presses Universitaires de France.
- Widlöcher, D. (1990). Le cas singulier. *Nouvelle revue de psychanalyse, 42*, 285–302.
- Widlöcher, D. (1993). Quand les mots viennent à manquer : une analyse cognitive du silence en psychanalyse. *Revue internationale de psychopathologie, 12*, 509–528.
- Widlöcher, D. (2004). Dissection de l'empathie. *Revue française de psychanalyse, 68*(3), 981–992.
- Williams, G. C. (1966). *Adaptation and natural selection: A critique of some current evolutionary thought*. Princeton University Press.